ALIX E. HARROW

LES MILLE MORTS D'UNA L'ÉTERNELLE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thibaud Eliroff

LE RAYON IMAGINAIRE

À Nick, encore et toujours

Encore et toujours, quoiqu'au fait de l'amour et de son paysage
et du petit cimetière avec ses noms plaintifs,
et de l'atroce, muet abîme où les autres
finissent : encore et toujours nous sortons tous deux
sous les vieux arbres, nous étendons encore et toujours
au milieu des fleurs, tournés vers le ciel.

« Encore et toujours,
quoiqu'au fait de l'amour et de son paysage »

Rainer Maria Rilke[1]

1. Traduit de l'allemand par Lionel-Édouard Martin.

LA PREMIÈRE MORT D'UNA L'ÉTERNELLE

Una et l'If

Tout commence là où tout s'est terminé : sous l'if. L'if se dresse dans les bois telle une grande reine au crépuscule de sa vie, les membres décharnés par l'âge, la tête courbée sous le poids de sa couronne. Dans le grain noueux du tronc, on distingue un visage de femme aux yeux formés par des chancres suintants, et dans son cœur est plantée une épée, si profondément que seule la poignée émerge de l'arbre. Vous connaissez déjà le nom de cette épée, je crois ; qui l'ignore ?

On raconte que le temps s'écoule curieusement sous l'if. On raconte que bien des choses ont été perdues entre ses racines enchevêtrées : des années, des cœurs, des vies. Mais on raconte aussi que des choses ont été trouvées : des destinées et des fortunes, des débuts et des fins.

Et, une fois, une enfant. Vous connaissez aussi son nom, ou du moins l'un d'entre eux.

Elle était encore rose et sans dents quand le bûcheron la trouva, et il se fit un sang d'encre. C'était inutile ; elle grandit vite et bien, comme toute chose de la nature.

Enfant, elle était espiègle, les doigts toujours tachés du jus des baies de l'if, les cheveux fins et aériens comme des aigrettes de pissenlits. Jeune fille, elle devint grave, étudiant les bois comme un saint, le monde. D'eux, elle apprit tout.

Elle apprit à courir comme le cerf, à rester immobile comme l'autour des palombes ; à se déplacer furtivement et à nager, à se battre et à siffler ; à disparaître si complètement que même

son père ne pouvait la trouver, et à tuer si proprement qu'elle ne laissait derrière elle qu'une touffe de fourrure et le fumet métallique des entrailles.

Elle était forte, et arrogante dans sa force. C'était une jeune lionne, une enfant-reine, une souveraine de la forêt indomptée.

Et pourtant, elle n'était personne. Elle n'était rien, fille de rien, héritière de rien. Elle n'était qu'une parmi les innombrables âmes anonymes du Dominion, dont personne n'oublierait jamais le nom pour la seule raison que personne ne l'avait jamais connu. Elle mourrait d'une mort païenne, sans baptême ni confession, et même Dieu ne se souviendrait pas d'elle.

Mais vint alors son vingtième anniversaire, et avec lui, le Prince brigand.

Elle n'était pas là quand c'était arrivé. Peut-être était-elle en train de voler des plumes pour ses flèches ou de dépecer quelque lièvre. Tout ce qui importe, c'est qu'elle était trop loin de la chaumière de son père pour entendre le claquement des sabots ferrés, ou les cris.

Quand elle rentra chez elle, le feu avait refroidi, et son père était mort.

Ils avaient tout pris – la truie, la boîte à sel, les deux haches que son père gardait au-dessus de la cheminée. Alors, elle alla à l'if.

Elle referma ses mains sur la poignée de l'épée, qui patientait là depuis si longtemps que l'écorce avait poussé comme un furoncle autour de la lame.

Il courait des rumeurs à propos de cette épée, même alors, mais elle ne les avait pas entendues. Elle ne connaissait pas les légendes à propos d'une épée ancienne qui jamais ne se ternissait,

ne se brisait, ne rouillait, mais demeurait entière et brillante. Elle ignorait la prophétie selon laquelle elle ne serait tirée qu'aux heures les plus sombres du pays, par son champion légitime.

Elle savait seulement que son père était mort, et que la poignée dans sa main était comme l'étreinte d'une vieille amie.

Alors, remplie de chagrin et d'une fureur nouvelle, elle tira l'épée de l'if.

Elle fondit sur le Prince brigand et ses hommes cette nuit-là, les traquant dans la neige fraîche, et les trouva, repus et somnolents, autour de leur feu, leurs barbes luisantes de graisse de porc. Elle aurait pu leur trancher la gorge en silence – elle avait appris à être silencieuse comme le renard –, mais elle était si arrogante et dans une telle colère qu'elle leur fit connaître sa présence. Elle les laissa tirer précipitamment leurs lames de leurs fourreaux, décrocher leurs lances de leurs selles.

Puis ce fut la curée : un loup à présent, une écorcheuse, une terrible faucheuse.

Quand elle en eut terminé et que les bois eurent retrouvé leur quiétude, la neige n'était plus blanche.

Ce fut ainsi que la reine – qui n'était pas encore la reine, mais seulement une fille de roi retenue captive par le Prince brigand – la vit pour la première fois : une fille rouge et mouillée au milieu d'un cercle rouge et mouillé, les bras ployant sous le poids d'une épée qui n'avait plus été brandie depuis cent et cent années.

La reine-qui-n'était-pas-encore-reine se leva et s'approcha, et la fille trembla, parce que la femme était si belle et si douce, et parce que la fille avait tué ces hommes si facilement, presque avec joie. Son propre corps lui parut tranchant, difficile à manier, comme un couteau sans manche.

La reine demanda : « Qui es-tu ? »

Et la fille répondit : « Personne. »

La reine demanda : « À qui appartiens-tu ? »

Et la fille répondit, affligée : « À personne. »

La reine s'inclina très bas. Elle caressa les cheveux de la fille, sans s'inquiéter de la tache que cela laissait sur sa main, et la fille sentit sa terreur disparaître à ce contact. Elle songea que ça ne la dérangerait pas d'être un couteau, tant que c'était cette main qui le maniait.

« Alors, dit reine-qui-n'était-pas-encore-reine, veux-tu être mienne ?

— Oui », murmura la fille, qui le pensait de toute la jeunesse de son cœur brisé.

Ainsi, la femme – qui serait très bientôt reine, car qu'est-ce qu'une reine sinon la poursuite d'une ambition – prit l'épée des mains de la fille et la fit s'agenouiller. Elle lui demanda si elle acceptait de jurer sur son bon bras droit, et sur le gauche, et sur sa vie et sur sa mort de ne servir d'autre maître que la reine, et elle apposa la lame une fois sur chacune des épaules de la fille, puis sur sa tête courbée.

Trois fois, la fille dit : « Je le jure.

— Alors lève-toi, siresse Una », dit la reine, car ce nom signifiait *seulement*, et elle savait déjà qu'il n'y en aurait nul autre comme elle.

Au fil des ans, Una gagna d'autres noms. Elle devint la Championne de la Reine, la Chevalière rouge, la Vierge sainte, l'Épée du Dominion. Elle devint siresse Una l'Éternelle, héroïne et parangon, traversant l'histoire telle une comète.

Elle devint une légende.

La plupart des légendes sont des mensonges, de jolies histoires destinées à tenir les enfants tranquilles durant les longues soirées d'hiver. Mais moi qui ai parcouru tant de lieues à son côté et dormi tant de nuits à ses pieds, moi qui fus son ombre de son vivant et son écho par la suite, je ne suis pas un menteur.

Je ne m'étendrai pas sur ces histoires racontées maintes et maintes fois, échangées comme des piécettes dans les bars et les tavernes. Tout le monde a entendu la légende d'Una et des Faux Rois, celle de la Conquête de la Couronne, ou encore celle de la Première Croisade, qui a fait entrer le Dominion dans la lumière du Sauveur. Tout le monde sait comment sa légende a commencé, sous l'if.

Mais approchez-vous, nobles cœurs du Dominion…

Et je vous raconterai comment elle se termine.

Extrait de *La Mort d'Una l'Éternelle*,
traduit par Owen Mallory

Reçu le 17/08

Att. Prof Owen Mallory

CE SERAIT LA DÉCOUVERTE DU SIÈCLE SI CE N'ÉTAIT PAS UN MONCEAU DE CONNERIES CE QUE C'EST ÉVIDEMMENT

Prof Gilda Sawbridge

Envoyé le 17/08

Att. Prof Gilda Sawbridge

L'ANALYSE SUGGÈRE QU'IL S'AGIT EN TOUT CAS D'UN TRÈS VIEUX MONCEAU DE CONNERIES M'DAME

Owen Mallory

Reçu le 17/08

Att. Prof Owen Mallory

NE ME M'DAMEZ PAS ESPÈCE DE [CENSURÉ] J'AI PAYÉ UN PENNY POUR CE MOT QUE CES [CENSURÉ] DE FASCISTES ONT INTÉRÊT À NE PAS CENSURER RETROUVEZ-MOI DEMAIN À LA GARE

Prof Gilda Sawbridge

Reçu le 18/08

Att. Prof Owen Mallory

[CENSURÉ] MAIS OÙ ÊTES-VOUS MALLORY ? SI C'EST À CAUSE DE MON COMMENTAIRE SUR LES FASCISTES JE PLAISANTAIS DIEU PROTÈGE NOS TUNIQUES ROUGES ETC

Prof Gilda Sawbridge

Reçu le 20/08

Att. Mallory

BONNE CHANCE OÙ QUE VOUS SOYEZ MON GARÇON N'OUBLIEZ PAS DE PRENDRE DES NOTES POUR MOI JE NE SAIS PAS OÙ VOUS ÊTES PARTI NI POURQUOI MAIS JE SAIS QUE VOUS REVIENDREZ CAR VOUS AVEZ SIX LIVRES À RENDRE À LA BIBLIOTHÈQUE

Gil

Plusieurs années après la guerre, durant cette heure en milieu d'après-midi que je passe généralement à rêvasser de mettre le feu à mon manuscrit et d'aller élever des chèvres à la campagne, j'ai reçu un livre par la poste.

En soi, cela n'avait rien de remarquable ; la plupart des membres du département d'histoire de l'université de Cantford en reçoivent tant que leurs bureaux sont submergés de tours de livres architecturalement discutables qui s'effondreraient si l'on s'avisait de soupirer trop fort en leur présence.

Mais ce livre-là était différent, parce que ce livre-là – d'après tous les archéologues, les historiens, les médiévistes, les linguistes, les vendeurs de livres anciens, les archivistes et même la plupart des théoriciens du complot que j'ai un jour consultés – n'existait pas.

Certes, je caressais depuis un certain temps le fantasme de leur prouver un jour qu'ils se trompaient. D'ouvrir un caveau oublié ou de descendre au fond d'une crypte, une torche à la main en murmurant pour moi-même : *Par Jupiter, je l'ai trouvé*.

Mais je ne me trouvais ni dans un caveau ni dans une crypte.

J'étais assis sur ma chaise parfaitement ordinaire dans mon bureau parfaitement ordinaire, que le département ne m'avait attribué que le semestre précédent, de la même manière qu'à force de nourrir un animal errant, on finit par lui donner un nom. Dehors, le ciel était d'un bleu de fin d'été parfaitement ordinaire.

Et je tenais entre mes mains la plus grande découverte historique du siècle, sinon du millénaire.

J'avais envie de pleurer. J'avais envie de rire. Plus que tout, j'avais envie d'ouvrir le livre et de parcourir les pages du bout des doigts, de prouver qu'il était réel et que je l'étais aussi. (Seule m'en a empêché ma peur atavique de l'archiviste de l'université, qui gardait des vis à ailettes dans son bureau spécialement pour les personnes qui touchaient de vieux papiers sans s'être lavé les mains avant.)

Au lieu de quoi j'ai murmuré d'une voix un peu hystérique : « Par Jupiter, je l'ai…

— Mallory, tu es là, vieux ? »

Une voix fortunée, trop puissante, doublée d'une démarche de parade militaire : cela ne pouvait être que Jeremy Harrison, l'autre maître de conférences de la spécialité que j'enseignais.

Fidèle à ma longue expérience en matière de situations stressantes, j'ai paniqué. J'ai précipitamment remis le livre dans son papier d'emballage, j'ai bataillé contre le tiroir du haut de mon bureau, qui se coinçait toujours quand il faisait humide, soit tous les jours, et pour finir, j'ai glissé le paquet dans ma chemise et j'ai courbé les épaules pour masquer la bosse.

Mon comportement n'était motivé que par l'avarice professionnelle, je le crains : il n'y avait qu'un seul poste de titulaire en études du Moyen Dominion. Harrison le convoitait avec l'infatigable passion de celui qui

croit que l'admiration et la richesse sont un droit de naissance ; je le convoitais avec l'infatigable passion de celui qui n'avait jamais connu ni l'une ni l'autre et qui aurait été prêt à avaler des balles de fusil pour y goûter.

Celui qui découvrirait ce livre – dont les coins me rentraient présentement dans les côtes – ferait plus qu'y goûter.

« Te voilà. » Harrison a tourné au coin du couloir et s'est négligemment appuyé contre l'encadrement de la porte, donnant l'air, comme à son habitude, de sortir d'un tableau de chasse à courre. « Comment avance ton livre ? » Il me posait cette question deux à trois fois par semaine, parce qu'au fond de lui, c'était un salaud qui aimait voir les autres souffrir.

« Très bien. Super. » J'avais une voix étranglée et désagréablement haut perchée. Je m'efforçais de ne pas en concevoir d'amertume ; le chirurgien de campagne qui m'avait opéré m'avait dit que j'avais de la chance d'en avoir encore une, voire un pouls. « Mais j'allais justement partir, si tu veux bien m'excuser. » Je me suis levé, toujours penché en avant, contournant mon bureau comme un crabe arthritique.

« Bien sûr, bien sûr. Loin de moi l'idée de me mettre entre un héros de guerre et son devoir », a répondu Harrison, plein d'une sollicitude haineuse. Il me tenait rigueur d'avoir obtenu la Médaille éternelle du Courage, et pas lui. Je rêvais de la lui jeter au visage, mais comme tout cela n'était qu'une putain de farce, je n'ai jamais pu m'y résoudre.

Je me suis fendu d'un *haha* rauque et me suis échappé tel le lâche que j'étais et que je serai toujours.

J'ai attendu d'être dans le train qui me ramenait à mon appartement – toujours à moitié plié en deux, donnant à croire que je cachais un nourrisson kidnappé sous mes vêtements ou que je souffrais de désordres intestinaux – pour sortir le paquet de ma chemise.

Il n'y avait pas d'adresse de retour ni de cachet de la poste. Juste un nom, *Owen Mallory*, et l'adresse du courrier du campus rédigée d'une écriture anodine. J'aurais dû envisager la possibilité qu'il puisse d'agir d'un canular élaboré ourdi par Harrison pour me mettre dans l'embarras, mais je ne ressentais rien d'autre qu'un soulagement de plus en plus enivrant. Comme si toute ma vie jusqu'ici n'avait été qu'une agitation vaine et méprisable, une nage du petit chien, mais qu'elle serait rachetée par tout ce qui se passerait ensuite.

J'ai déballé le papier.

Le livre était relié dans un riche bois rouge, coupé dans le sens contraire des fibres afin de révéler les cernes concentriques de l'arbre. Plusieurs charnières en bronze bleuies par le temps maintenaient le dos, et le bois était pyrogravé d'un symbole circulaire familier, taché de suie ou de noir de vigne. Je l'ai suivi d'un doigt tremblant.

Un gamin maigrichon de sept ou huit ans assis à côté de moi m'observait avec l'indiscrétion propre aux gens de son âge devant une personne malade. Ses cils démesurément longs lui donnaient un regard pensif et somnolent, comme s'il venait tout juste de s'éveiller au beau milieu d'un rêve.

Je me suis vu ouvrir le livre et lui montrer la page de titre. « Tu saurais lire ces mots ? »

Le garçon a eu un léger mouvement de recul au son de ma voix. Puis, prudemment, comme si j'étais fou, ou pire, désireux de lui apprendre quelque chose, il a répondu : « Non, m'sieur.

— Ne t'en fais pas, peu de gens en sont capables. » La langue-mère entretenait une ressemblance légèrement frustrante avec la langue moderne, mais j'avais toujours eu des facilités, comme s'il s'agissait d'un dialecte de mon enfance que je n'avais pas tout à fait oublié. J'ai refermé le livre et tapoté la couverture. « Et à quoi ressemble ce symbole, selon toi ? »

Il s'est docilement penché en avant pour le regarder de plus près. Ses cheveux – d'un roux gallique disgracieux – étaient encore assez fins pour former une queue de rat sur sa nuque.

« À un lézard », a-t-il répondu au bout d'un moment. « Ou peut-être à un dragon qui se mordrait la queue. » Il a passé le reste du trajet à suggérer des améliorations possibles au dessin (du sang, des dents, des dents dégoulinantes de sang, etc.) avec de grands gestes enthousiastes. Ses poignets étaient couverts de cicatrices roses, probablement laissées par des étincelles de soudure ou des cendres. Les usines de munitions tournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre de nos jours, et il n'y avait pas assez d'adultes pour y travailler.

Le carillon du train a retenti. Je me suis levé, et le garçon a incliné la tête vers le livre. « Comment il s'appelle ? »

J'ai chancelé, vacillant au bord de la chose qui me transformerait de *personne* en *quelqu'un*. C'était un moment capital, décisif. Comme si tu avais veillé sur moi – comme si tu m'avais hanté, guidé, sauvé par trois fois – dans l'unique but que je me trouve ici et maintenant, ton nom sur le bout de la langue.

Le garçon attendait une réponse, ses longs cils rêveurs braqués sur moi. Y aurait-il une autre guerre lorsqu'il serait en âge de s'enrôler ? Serait-ce ton histoire – tout juste imprimée, peut-être reliée de cuir, avec mon nom en petit sur la page de titre – qui l'enverrait au front ? Quelque chose a douloureusement enflé dans ma gorge à cette pensée ; de la fierté, ai-je décidé.

Je me suis penché vers le garçon et j'ai énoncé les six mots qu'il ne savait pas lire, mais que je connaissais aussi intimement que si je les avais moi-même écrits : « *La Mort d'Una l'Éternelle.* »

Avant de descendre du train, j'ai pioché une pièce dans mon porte-monnaie et la lui ai lancée. Il l'a rattrapée au vol d'une petite main zébrée de cicatrices.